

Discours de vernissage
Clarisse Griffon du Bellay
Vivre
Exposition château des Tourelles
Jeudi 8 janvier à 18h00

Pour notre première exposition de l'année 2026 au château des Tourelles nous frappons fort, si je puis dire, car nous accueillons un peu d'Histoire de France et d'Histoire de l'Art.

Elle sera incarnée par une seule et même artiste, sculptrice sur bois de son état, en la personne de Clarisse Griffon du Bellay.

Artiste talentueuse, pensionnaire de la villa Velasquez, de 2014 à 2017 vous êtes ensuite en résidence à la Fondation Dufraine, en juin de la même année vous êtes en Résidence de création *Spitzberg 2017*, en Arctique, sur le voilier le KNUT, avec l'association Marémotrice

Vous recevez plusieurs prix :

En 2010 le Prix européen de sculpture Georges Coulon de l'Institut de France.

En 2014 le prix Georges Wildenstein, de l'Académie des Beaux-Arts

En 2019 le prix du public, *Artcheval*, de Saumur

Vous incarnez Madame, par votre nom, une évocation de la France de l'Ancien Régime, de la Renaissance, et de la douceur de vivre angevine.

Votre nom aristocratique remonte au moins au XVème siècle, et même si vous n'y êtes pas apparentée, il évoque naturellement Joachim du Bellay.

L'on tire alors le fil et l'on passe avec fluidité à son compagnon littéraire Pierre de Ronsard avec lequel il fonda, avec quelques autres, le groupe

des poètes de La Pléiade ; avec l'ambition de défendre la langue et la littérature française.

La constellation des Pléiades, quant à elle, évoque les marins qui naviguaient sur les océans en regardant les étoiles pour guider leurs navires.

On songe alors madame à vos ancêtres, certains marins et explorateurs, à l'instar de Marie-Théophile Griffon du Bellay, médecin de formation, qui fut l'un des premiers à s'intéresser à la maladie du sommeil et qui sera l'un des pionniers dans la lutte contre le paludisme. Il vivra un temps au Sénégal.

L'on tisse ici un double lien, géographique d'abord, avec le Sénégal et un autre plus direct avec son père, votre quadrisaïeul, Joseph Jean-Baptiste Griffon du Bellay qui embarqua le 17 juin 1816 sur la frégate de La Méduse.

Il y monta à bord, avec pas moins de 400 personnes, en qualité de secrétaire du prochain gouverneur qui partait prendre son poste, après la rétrocession, par les Britanniques des comptoirs du Sénégal, au nom de la France et du roi Louis XVIII, suite la défaite définitive de Napoléon.

Le navire fait naufrage le 2 juillet sur un banc de sable aux larges des côtes Mauritanienes.

Nous commémorons donc en 2026 les 210 ans de cet catastrophe maritime.

147 personnes se réfugient sur un immense radeau construit en toute hâte.

Il dérive pendant 13 jours.

Seuls 15 personnes survivront, dont votre ancêtre.

Un croyant y verrait un double signe divin, compte tenu des prénoms que portaient votre aïeul :

Joseph d'une part, Saint patron des charpentiers et des voyageurs exilés.

Saint Jean Baptiste d'autre part, celui qui annonça la venue du Messie et donc du Saveur et qui baptisa le Christ dans les eaux du Jourdain.

Le naufrage est retentissant, il fait la une des journaux, il est l'une des premières manifestations de ce qu'on appellera plus tard l'opinion publique. Rapidement la polémique s'installe, je vous rappelle que nous sommes en France.

Le fait divers tourne au procès politique de la Restauration, et révèle l'incompétence de certains officiers de marine et en premier chef de son commandant de bord, Hugues Duroy de Chaumareys, qui n'avait pas navigué depuis 25 ans.

Il sera condamné à 3 ans de prison, déchu de ses titres, décorations, et grades militaires.

Deux des survivants, le second chirurgien Henri Savigny et l'ingénieur-géographe Alexandre Corréard, feront paraître en novembre 1817 le récit de cette tragédie.

Le jeune peintre Théodore Géricault s'intéresse au sujet et décide d'en faire le sujet du tableau qu'il présentera au Salon de 1819.

Il s'appuiera sur leurs témoignages, il ira même jusqu'à les rencontrer, pour réaliser deux ans plus tard l'immense toile que nous connaissons tous et que nous pouvons toujours admirer au musée du Louvre.

Ils figurent sur le tableau, ainsi qu'Eugène Delacroix, qui est un ami de Géricault.

Ce chef d'œuvre, de près de 5 mètres sur 7, incarne à lui seul la quintessence de la tragédie humaine, il dénonce en outre l'incompétence et le déshonneur de certains officiers d'avoir abandonnés des hommes à leur effroyable destin.

Autant vous dire que ce tableau fit scandale, assura la gloire du peintre et symbolisera le mouvement romantique naissant.

Il est considéré aujourd'hui comme un jalon essentiel de l'Histoire de l'Art.

Votre ancêtre restera discret sur la tragédie qu'il vécut. Il avait en sa possession le récit des deux survivants, récit qu'il annota dans la marge à 140 reprises en révélant des réalités encore bien plus cruelles et sordides que celles figurant dans le livre. Vous nous en avez apporté une copie que nous pouvons voir dans la vitrine qui se trouve dans la salle du rez-de-chaussée, sur sa gauche.

Car outre le manque de vivres et d'eau potable, liés aux circonstances, d'autres évènements se déroulèrent, notamment des actes de cannibalismes, mais également des meurtres ciblés entre survivants, crimes qui arrivent assez tôt dans le déroulé de la chronologie du drame, et dont votre ancêtre, a vraisemblablement tenu une part active.

Votre famille se transmettra de génération en génération ce témoignage comme une malédiction qui, pour reprendre une célèbre formule de Gambetta, serait « Y penser toujours, n'en parler jamais ».

Vous êtes, Madame, celle qui brisera en quelque sorte ce tabou familial, cette omerta, en réalisant cette œuvre cathartique que vous nous proposez de voir, visible au 1^{er} étage, et qui reprend à la fois ce narratif familial et le tableau de Géricault. Je vous invite également à découvrir les dessins préparatoires à l'encre de chine, pour mieux appréhender le travail de notre artiste.

Vous avez eu le courage de montrer et d'exposer ce que l'on cachait et ce que l'on taisait.

Il y a des héritages et des filiations plus difficiles à assumer que d'autres. Pour vous paraphraser, votre travail de sculpture est né de l'incontournable nécessité d'exhumer de vous cette histoire. Tailler, donner du corps aux choses, en leur donnant du temps, de la densité, du poids. Prendre la mesure de l'impensable choix auquel vous devez votre existence.

Vous poursuivez ce travail d'héritage, par la publication en 2024 aux Editions Maurice Nadeau, d'un livre, Ressacs.

Vous nous en ferez partager des extraits lors d'une lecture organisée le dimanche 25 janvier, ici même, à 16h.30.

Des cartels contiennent certains de vos écrits.

Avant de vous former à la sculpture du bois en taille directe aux ateliers des Beaux-Arts de la ville de Paris, vous avez fait des études de lettres modernes, avec une spécialité en littérature médiévale.

Vous savez donc aussi bien manier la gouge pour travailler le bois que la plume pour ciseler les mots.

Cette digression littéraire me permet d'évoquer la passerelle que nous avons créée avec Sophie-Charlotte entre le château des Tourelles et le centre culturel Paul-Valéry.

Chaque année je me rends au Festival d'Avignon. En l'espace de deux ans j'ai vu deux spectacles qui avaient comme sujet le Radeau de la Méduse : une conférence ludique et décalée sur le tableau lui-même et un seul en scène sur le naufrage proprement dit de et avec Geoffrey Callènes, qui s'appelle Les secrets de La Méduse.

A mon retour d'Avignon je discute avec mon épouse sur les différents spectacles que j'ai pu voir, et elle me dit qu'elle venait d'entendre un podcast sur France Inter d'une descendante d'un des rescapés du naufrage de la Méduse et qu'elle venait de publier un roman, après avoir réalisé une sculpture en lien avec le tableau de Géricault.

Etrange coïncidence ou coup du destin ?!

J'effectue des recherches et je vous contacte.

Vous avez eu la gentillesse de répondre à mon invitation et vous êtes venue découvrir les deux lieux d'expositions que je vous proposais : l'Espace Paul Valéry ou le château des Tourelles.

Comme nous pouvons le voir vous avez opté pour le second.

Je vous explique alors que je souhaite également faire coïncider notre collaboration future avec l'un des spectacles que j'ai décidé d'intégrer dans la programmation culturelle de la saison.

Je vous invite donc tous à venir au centre culturel retirer des places avant le vendredi 23 janvier pour découvrir « Les secrets de la Méduse » et voir « l'interprétation saisissante du comédien » pour reprendre la critique de Ouest France.

Vous pourrez également assister à l'autre spectacle sur la conférence le vendredi 13 février à la maison pour tous de La Queue en Brie.

Vous serez ainsi incollable sur le sujet.

En plus de votre travail sur La Méduse vous nous proposez, toujours au 1^{er} étage, un autre thème qui pourrait sembler à priori totalement différent mais qui entretient pourtant des liens étroits avec notre sujet précédent.

Nous restons dans le drame historique, mais nous changeons d'époque. Nous passons du XIX^{ème} siècle en pleine seconde guerre mondiale, et son terrible hiver de 1942.

Nous restons également dans l'eau.

Nous passons de l'Océan Atlantique, aux bords des rives du Lac Ladoga en Union Soviétique comme on l'appelait alors, à 130 kilomètres de Leningrad pour rester dans la même toponymie historique, ou Saint Pétersbourg si vous préférez.

Ce lac est immense, près de 18 000 km², il est le plus grand lac européen, le deuxième en superficie après le lac Baïkal sur le territoire russe.

Comme le peintre Géricault vous vous passionnez pour les chevaux, qui est le sujet principal de cette œuvre.

Théophile Gautier disait : "Depuis les frises du Parthénon, nul artiste n'a rendu comme Géricault l'idéal de la perfection chevaline"

Les chevaux de guerre permettaient à ce peintre romantique d'exprimer à la fois la grandeur et la tragédie humaine. Chez Géricault, ils incarnent même, pour les historiens de l'Art, la critique des guerres napoléoniennes.

Vous semblez avoir, madame, la même démarche artistique.

Vous illustrez un moment très précis. Un épisode tragique du siège de Léninegrad, qui dura 872 jours entre 1941 et 1944 et qui fit plus d'un million 800 mille morts, dont près d'un million de civils.

Pendant le siège, le lac Ladoga fut le seul accès à la ville assiégée, un corridor humanitaire comme nous dirions aujourd'hui.

Les marchandises étaient transportées vers Léninegrad par camions circulant sur des « routes d'hiver » sur le lac gelé, et par bateaux l'été.

Les eaux gelées du lac permirent d'évacuer plus d'un million de personnes et d'acheminer des milliers de tonnes de vivres.

Cette route fut appelée la « route de la vie », en dépit du million de morts, qui périt de faim et de froid.

À noter que l'on dénombra durant ce terrible siège de nombreux cas d'anthropophagie, autre lien avec La Méduse...

Dans son roman Kaputt, l'écrivain italien Curzio Malaparte relate un épisode à la fois atroce, spectaculaire, extraordinaire, casi mythologique tant il paraît improbable.

Je cite certains passages du roman.

« Un énorme incendie se déclara dans la forêt de Raikkola. Hommes, chevaux et arbres emprisonnés dans le cercle de feu criaient d'une manière affreuse. [...] Fous de terreur, les chevaux de l'artillerie soviétique — il y en avait près de mille — se lancèrent dans la fournaise pour échapper aux flammes et aux mitrailleuses. Beaucoup périrent dans les flammes, mais la plupart parvinrent à atteindre la rive du lac et se jetèrent dans l'eau. [...]

Le vent du Nord survint pendant la nuit [...] Le froid devint terrible. Soudainement, avec la sonorité particulière du verre se brisant, l'eau gela [...]

Le jour suivant, lorsque les premières patrouilles, atteignirent la rive, un spectacle horrible et surprenant se présenta à eux. Le lac ressemblait à une vaste surface de marbre blanc sur laquelle auraient été déposées les têtes de centaines de chevaux. Les têtes semblaient

coupées net au couperet. Seules, elles émergeaient de la croûte de glace. Toutes les têtes étaient tournées vers le rivage. Dans les yeux dilatés on voyait encore briller la terreur comme une flamme blanche. Près du rivage, un enchevêtrement de chevaux féroce ment cabrés émergeait de la prison de glace... »

Hubert Reeves reprend ce récit et le juge scientifiquement crédible dans son livre *L'Heure de s'enivrer*.

Il émet l'hypothèse que le gel quasi instantané de l'eau du lac fut causé par un changement de phase rapide dû à l'état présumé de surfusion de l'eau au moment de l'incident.

L'homme politique Alain Peyrefitte publia quant à lui un livre intitulé *Les Chevaux du lac Ladoga - La justice entre les extrêmes*, dans lequel l'eau surfondue emprisonnant les chevaux devient une métaphore des instabilités sociopolitiques latentes qui peuvent être révélées de façon imprévue par un mouvement de masse ou la décision d'un chef.

Nous pourrions faire des parallèles avec notre époque et évoquer certain dirigeant autocrate qui déclenche des opérations spéciales tandis que d'autre enlève un dirigeant en exercice sous couvert de trafic de drogues et d'illégitimité démocratique. Vous remarquerez au passage à quel point le souci démocratique est souvent lié à la richesse du sous-sol du pays que l'on prétend aider.

Mais je digresse, revenons à nos chevaux.

Ils sont donc pétrifiés dans un dernier instant de vie. On pense inévitablement au drame survenu en 79 de notre ère avec l'éruption du Vésuve et plus précisément aux fugitifs pétrifiés de Pompéi et aux moulages réalisés au XIXème siècle, dont la technique permet de reconstituer tous ses corps humains, ou d'animaux dans la position exacte à l'instant de leur mort.

Un geste suspendu pour l'éternité.

Nous sommes dans un jeu de miroir entre la glace et le feu du volcan.

Vous avez travaillé trois essences de bois différentes : l'orme ; le tilleul et l'érable.

A côté de cette spectaculaire sculpture nous retrouvons des chevaux sur les cimaises des murs, réalisés par vos soins sur gravures sur bois.

Elles sont fragmentées comme s'il s'agissait d'un puzzle à reconstituer.

Là aussi nous pourrions continuer notre parallèle avec Géricault qui pour réaliser sa toile s'enferma durant des semaines dans son atelier avec des morceaux de chaires humaines récupérés dans des morgues pour mieux étudier la rigidité cadavérique des membres, leur couleur en phase de décomposition. Il garda même une tête pendant plusieurs semaines.

Comme vous l'imaginez les voisins finirent par se plaindre de l'odeur.

Rien d'aussi radicale chez vous Clarisse, mais la chaire, la viande, la carcasse animale exerce chez vous une certaine forme de fascination. Nous avons reçu en novembre 2024 l'artiste Salamandra avec son exposition « Morceaux de vie » et qui abordait déjà le sujet.

L'Histoire de l'art est jalonnée d'artistes ayant traité le sujet de la chaire humaine ou animale. On pense à Chardin avec la raie et cet aspect anthropomorphique d'un visage humain, mais également à Rembrandt, Soutine, ou l'artiste contemporain Damien Hirst.

On pense naturellement aux œuvres des écorchés de Fragonard conservés pour la plupart à l'école vétérinaire de Maisons-Alfort.

Vos carcasses s'inscrivent dans cette tradition artistique et le fait qu'elles soient suspendues à des crochets dans ces cages métalliques accentue cet aspect carnassier d'un étale de boucher, comme des corps suppliciés.

Il s'agit là encore d'un autre chemin emprunté en lien avec les rescapés du naufrage qui furent contraints de manger de la chaire humaine pour survivre. Ils découpèrent les membres, et firent sécher au soleil cette viande d'un genre particulier. Il est à noter que le code civil de 1810 de condamnait pas cette pratique. Les champs de batailles napoléoniens devaient connaître cette nécessité, sans parler de la terrible retraite de Russie.

Si la statue du Maréchal Mortier, qui est dans le parc des Tourelles, pouvait parler elle aurait sans doute des confidences à nous faire puisque le Maréchal fut gouverneur du Kremlin, et qu'il participa à cette terrible campagne. Il remporta la victoire de la Berezina, qui est pourtant restée dans le langage populaire synonyme de déroute, de naufrage, tant elle fût couteuse en vie humaine.

Au rez-de-chaussée se trouve deux sculptures.

Une première installation monumentale qui s'intitule **Océan mer**, taillée dans des troncs de chêne après leur chute lors de la tempête de 1999.

D'une catastrophe climatique vous créez du beau avec une œuvre qui compose à elle seule les 4 éléments :

La Terre symbolisée par ses arbres, évidemment

L'eau qui est le titre même de votre sculpture et que suggère les formes d'une mer déchainée par le ressac du vent sur les rochers, comme un clin d'œil également au titre de votre livre, qui fait lui-même référence à l'air, comme troisième élément et qui est à la source même du chaos que furent ces deux tempêtes successives, le feu enfin, quatrième élément, car vos vagues peuvent également faire penser à des flammes.

Flammes de l'enfer, celui qu'a vécu votre ancêtre et dont l'œuvre qui se trouve face à moi et qui s'intitule **A la dérive**, pourrait être mise en lien avec celle du radeau.

On imagine aisément ces deux personnages en pleine mer, livrés aux éléments.

Cette planche de salut, comme une croix chrétienne semble délivrer ce message d'un SOS, sauvez nos âmes au milieu du chaos du monde et des éléments déchainés.

Votre travail évoque ces deux pulsions : Eros et Thanatos. La vie et la mort, ce fragile équilibre entre les deux. Je crois savoir que par deux fois votre aïeul s'est jeté à la mer de désespoir et que par deux fois il a été sauvé.

J'en reviens au début de mon discours ou j'évoquais votre nom et la filiation que je faisais entre du Bellay et les Pléiades.

Les Pléiades sont sept sœurs et l'aînée s'appelle Maïa, elle est la mère d'Hermès, le Dieu du commerce, des voleurs, des voyageurs, et le messenger des Dieux.

La grande maison éponyme, fondée en 1837, qui était à l'origine spécialisée dans la sellerie et le harnachement de cheval, a fait appel à votre talent pour réaliser une sculpture grandeur nature d'un cheval cabré en bois qui se dresse telle la proue d'un navire dans leur nouvelle boutique à Hambourg.

Celui-là n'est pas près de chavirer.

Nous bouclons en quelque sorte la boucle, du harnais, qui vous relie à vos ancêtres, à Géricault et son amour du cheval.

Merci à vous pour cette création artistique foisonnante et fascinante. Vous pourriez être une nouvelle héroïne d'une tragédie grecque de Sophocle où les protagonistes pensent maîtriser leurs destins alors qu'en réalité ils ne sont que les instruments des Dieux qui tirent les ficelles de leurs vies.

Telle une nouvelle Antigone vous tentez, non pas d'enterrer votre frère, Polynice, aux pieds des remparts de la ville de Thèbes, pour respecter les Dieux et la lignée royale des Labdacides, mais de retrouver une forme d'apaisement avec vous-même et votre quadrisaïeul et peut être changer le paradigme de la lignée des Griffon du Bellay en

affrontant son histoire, en vous la réappropriant dans un acte à la fois créatif et libérateur.

Le bois, c'est l'arbre, qui symbolise le cycle des saisons, de la vie, la filiation, avec ses racines, ses branches, ses ramifications.

Ce n'est pas sans raison que l'on parle d'arbre généalogique, qui est là aussi très symbolique pour l'aristocrate que vous êtes.

L'arbre est à l'image du corps humain, il a tout un système d'irrigation qui permet à la sève de circuler, comme un flux sanguin qui irrigue le cœur des Hommes.

Le fait que vous travaillez le bois, que vous le déformez, le débitez, le coupez, le taillez, le râpez, le limez n'est pas anodin.

Vous avez en quelque sorte sorti le cadavre du placard.

Vous allez là où ça fait mal, dans la chaire, le non-dit, le refoulé, le drame.

Bon sang ne saurait mentir.

Je vais conclure, pardon pour ce discours un peu long, mais votre travail chère Clarisse a été pour moi très inspirant.

Si le poète Charles Baudelaire, critique artistique à ces heures, défenseur de Delacroix et de Wagner, avait eu la chance de vous connaître je ne doute pas un seul instant qu'il aurait défendu votre travail et votre vision du Beau.

Vous êtes, comme lui, une alchimiste, car comme il le disait :

« Le Beau est toujours bizarre. »

Je vous invite tous à relire ce magnifique poème Une charogne, d'une grande poésie morbide et sublime à la fois.

Rien que le titre de son recueil poétique est à lui seul un résumé de ce que vous avez su transformer : Les fleurs du Mal

*Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.*

Personnellement je rends grâce à votre ancêtre d'avoir survécu et d'avoir par la même occasion pu engendrer une descendance telle que vous et d'avoir fait du drame de votre lignée cette œuvre singulière et magnifique que nous pourrons contempler jusqu'au 22 février prochain.